

Un manifeste pour l'enseignement du journalisme

Mitchell STEPHENS

New York University
mitch.stephens@nyu.edu
- Bertrand Labasse (traducteur)

Très commenté lors de sa publication en septembre 2000, le présent texte l'a été à nouveau lorsque, deux ans plus tard, la crise conceptuelle qu'a dû affronter une autre école de journalisme, celle de l'Université Columbia, lui a donné une sorte d'aura prophétique. Sur le ton impétueux des manifestes artistiques ou politiques, il revendiquait une rupture sans retour avec les conceptions séculaires de l'enseignement du journalisme. Sa portée aujourd'hui réside peut-être moins dans les pistes qu'il propose – dont certaines ont déjà pu être explorées ici ou là – que dans le tournant dont il est le témoin et dans le défi qu'il rappelle à tous les enseignants en journalisme : notre passé ne commande pas notre avenir et nos spécificités ne nous dispensent pas de viser la même excellence que les meilleurs programmes des autres disciplines. Même s'il faut pour cela inventer ce que cette excellence pourrait être.

Un spectre, comme l'on dit volontiers dans les manifestes, commence à hanter la pédagogie du journalisme. C'est la prise de conscience de ce que certaines des pratiques auxquelles ce champ est le plus attaché vont devoir changer.

Le monde académique murmure depuis longtemps que les programmes de journalisme sont trop orientés vers l'activité professionnelle. Les journalistes grommellent depuis longtemps que certains de ceux-ci sont trop académiques, remplis de « théorie » inutile.

Toutefois, un nouvel appel au changement, plus intéressant, commence à se faire entendre. Il est devenu audible quelques années auparavant à l'Université de New York (NYU) et a pratiquement mis notre département en pièces. D'autres programmes réputés sont en train de produire leurs propres versions de cette critique et de tomber dans leurs propres débats. Celle-ci est ma version. Je ne prétendrai pas parler au nom de tous les universitaires ou même de mes camarades du parti du changement au sein de NYU. Mais je ne prétendrai pas non plus que toutes les idées développées ici sont originales de ma part ou de celle de l'Université. Il y a quelque chose dans l'air.

La question n'est pas de savoir si les programmes de journalisme devraient apprendre des habiletés professionnelles ou devenir théoriques. À l'évidence, ils devraient faire beaucoup du premier et une certaine proportion du second. La question est « comment ? ». Ma position est que les programmes de journalisme ont mis trop d'insistance sur l'enseignement des « bases » et pas assez sur l'avancement du journalisme.

L'enseignement du journalisme a besoin d'une transplantation cardiaque

Les bases : n'oubliez pas qui a fait quoi, quand, où et, si vous pouvez l'apprendre, pourquoi ? Les journalistes ne devraient pas accepter de cadeaux de leurs sources. L'attribution d'un propos se place après la première phrase de la citation. Un suspect ne doit pas être transformé en coupable dans un article de presse. « Totalelement anéanti » est une redondance. Un coup de téléphone supplémentaire est toujours nécessaire. De tels dogmes ont été de longue date au coeur de l'éducation d'un journaliste. Je sais que s'y attaquer donne froid dans le dos.

Et dans un monde où les pressions d'entreprise sur les « producteurs de contenus » semblent croissantes et la compréhension de la langue et des affaires publiques décroissantes, les arguments en faveur de l'insistance sur les bases ne manquent pas de justifications. Les étudiants devraient quitter les écoles en étant prêts à identifier, dévoiler et communiquer les informations de façon précise et équilibrée. Les programmes de journalisme jouent un rôle utile en martelant les éléments les plus éprouvés. Mais ce n'est, en fin de compte, qu'un rôle limité.

Une fixation étroite sur les bases laisse ces programmes, pour utiliser les termes d'un manifeste, « enchaînés », incapables d'apporter des contributions plus originales au journalisme. Nous avons besoin d'une approche plus développée, plus audacieuse. L'enseignement du journalisme a besoin d'un cœur neuf.

Aucune discipline ne parvient à jongler sans le moindre heurt entre les préoccupations académiques et professionnelles, mais beaucoup d'autres programmes à vocation professionnelle s'y prennent effectivement de façon différente. Les étudiants en journalisme tendent à apprendre comment faire un article en travaillant, encore et encore, sur les types de sujets les plus simples. Ce n'est pas ainsi que l'on procède, par exemple dans une Faculté de droit. « Les cas que les étudiants lisent, explique Anthony Townsend Kronman, doyen de la faculté de Droit de Yale, sont conçus pour les initier aux principes fondamentaux du sujet, mais les cas qui sont sélectionnés pour être approfondis sont ceux qui présentent les questions les plus atrocement difficiles. Il ne sert à rien de leur soumettre des cas faciles. Ils sont poussés aux limites dans tous les cours qu'ils suivent. »

Le journalisme est souvent enseigné dans les cours d'initiation technique comme si toutes les questions qu'il soulève avaient une bonne et une mauvaise réponse. En revanche, les étudiants en Droit, dès leurs tout premiers cours « apprennent à ne pas considérer les positions qu'ils lisent comme figées, mais seulement comme l'énonciation officielle la plus récente, sujette aux interprétations des juristes et des étudiants en droit, dit Kronman. En d'autres termes, les étudiants en Droit sont invités à un dialogue argumenté et actif vis-à-vis des juges qui ont arrêté ces positions, incluant les magistrats de la Cour suprême. »

Dans les programmes de journalisme, les étudiants travaillent principalement les formes d'écriture les plus simples et les plus figées, des formes que la plupart de leurs professeurs n'ont pas utilisées depuis longtemps, et, pour dire la vérité, n'ont aucun désir de réutiliser. À l'école de théâtre de Yale, pour choisir un autre exemple de cette université, les étudiants consacrent près d'un tiers de leur temps à un type plutôt complexe et difficile de théâtre : Shakespeare. « Nous ne croyons pas que nos étudiants passeront un tiers de leur carrière professionnelle à interpréter Shakespeare, explique le doyen Stan Wojewodski, mais nous pensons qu'il est très important que les étudiants s'impliquent à ce niveau d'imagination et de défi. »

Le modèle de journalisme qui continue à dominer le noyau dur de nos cours est celui qui était pratiqué de façon très enthousiaste dans les quotidiens – dans les quotidiens américains conventionnels – essentiellement pendant une période précise de l'histoire : le second tiers du 20^e siècle (tandis que le journalisme remportait certaines victoires glorieuses et que les responsables des études d'aujourd'hui étaient assez jeunes pour être inspirés par ces victoires). D'autres formes de journalisme – pratiquées, disons, en France ou en Angleterre,

ou dans des publications différentes, ou à d'autres époques de l'histoire en Amérique – ne sont généralement mentionnées, si elles sont mentionnées, ce n'est que comme de simples curiosités. Les écoles d'architecture, d'art, de théâtre, pour leur part, ne se contentent pas d'explorer des traditions beaucoup plus larges – culturellement, géographiquement et historiquement – mais elles encouragent l'expérimentation de nouvelles méthodes et de nouvelles formes. « Nous nous percevons comme dédiés à étendre les frontières du théâtre et à repousser ses limites », indique Wojewodski.

De telles comparaisons entre disciplines ont évidemment leurs limites. Et je ne veux certainement pas suggérer que nul autre que nous dans le monde universitaire n'entraîne les étudiants avec des exercices de base (les étudiants de théâtre n'interprètent pas que du Shakespeare ; les étudiants en droit ont beaucoup de choses à mémoriser et maîtriser). C'est l'échelle à laquelle l'enseignement du journalisme en master – et dans les premiers cycles – a choisi de se focaliser sur cette unique version des « bases » qui me frappe comme étant insolite, inutile et malvenue.

Car le journalisme peut difficilement être considéré comme un champ clos, autosuffisant et statique. Pratiquer le journalisme aujourd'hui revient inévitablement à être impliqué dans « un dialogue argumenté et actif » à propos des raisons d'être de la profession et de ses résultats. Comment le journalisme doit-il répondre à l'insatisfaction interne et externe qui s'est répandue quant à certaines de ses pratiques actuelles ? Comment doit-il profiter des changements technologiques ? Les démarcations se transforment. Des formes de journalisme apparaissent. Des formes de journalisme pourraient disparaître. Les journalistes d'aujourd'hui sont souvent sur une zone frontière.

Pourtant, les programmes de journalisme, depuis toujours les gardiens du passé, ont semblé satisfaits de rester cantonnés à des territoires bien établis. Certes, nous avons tous ajouté quelques cours en journalisme numérique. Certes, nous avons tous des séminaires ou des conférences durant lesquels les problèmes auxquels le journalisme est confronté sont examinés en profondeur. Certes, de bons et même d'excellents enseignements se font jour. Mais nos cours principaux se déroulent souvent comme si il n'y avait qu'une façon correcte de faire du journalisme, comme si notre mission serait accomplie si seulement nos étudiants connaissaient la différence entre un cambriolage et un vol à main armée et s'ils étaient capables de bien rédiger un chapeau.

Il est plus facile d'enseigner ce que nous savons – ou que nous croyons savoir – que d'enseigner ce qu'il reste à déterminer. Il est dur

d'introduire ce qui est non conventionnel ou expérimental dans un manuel ou sur un tableau de classe. Et si nous poussons les étudiants à se libérer des formules toutes faites, nous craignons de ne plus être capables de maintenir des standards pour eux et pour la profession. Mais l'enseignement du journalisme doit accepter le risque. Il lui faut changer (un manifeste ne doit pas mâcher ses mots).

Nous devons inspirer à nos étudiants un travail qui soit très bon, pas seulement très solide (et c'est aussi valable pour les étudiants des premiers et derniers cycles : si des étudiants de première année sont capables de lire Nabokov en cours de littérature et Nietzsche en cours de philosophie, ils peuvent et doivent être confrontés à des défis et tirés vers le haut en cours de journalisme). Nous devons trouver plus de moyens d'incorporer les ferments de cette étonnante période du journalisme à l'intérieur de nos cours. Nous devons offrir à nos étudiants la chance de participer au brassage d'idées pour déterminer ce que le journalisme pourrait et devrait être.

NYU a commencé à franchir quelques marches vers la reconception de son programme de journalisme. Cela n'a pas été facile, mais nous poursuivons (avec des débats qui sont de moins en moins échauffés). D'autres formations au journalisme sont dans le même processus. L'attaque la plus frontale contre l'hégémonie des bases a été lancée à Stanford, qui a été jusqu'à abandonner les cours de base en reportage et en révision dans son programme de master en journalisme (les nouveaux étudiants sont maintenant censés arriver avec quelques rudiments dans ce domaine). « Ce n'est pas que nous méconnaissions l'importance des aptitudes de base, dit Ted Glasser, qui dirige là-bas la formation en journalisme, c'est juste que nous voulons que notre programme fasse plus et nous allons nous concentrer sur ce "plus". »

Voici une esquisse, rapide et préliminaire, de la façon selon laquelle l'enseignement du journalisme pourrait en faire plus (tout en continuant à initier les étudiants au reportage et à la rédaction) :

Mélangez théorie et pratique. Il n'est pas suffisant que les étudiants assistent à un séminaire et discutent des critiques adressées au journalisme ; il faut qu'ils aient des occasions de répondre à ces critiques dans leur travail. À NYU, nous avons commencé à expérimenter ceci dans une série de cours de premier cycle approfondis où les étudiants peuvent, ainsi qu'ils l'ont récemment fait dans un cours donné par Pamela Newkirk, étudier les problèmes du traitement médiatique d'une zone telle que Harlem puis relever le défi de faire mieux eux-mêmes.

Laissez les étudiants explorer. Aucun grand journal de ce pays ne se limite à la construction en pyramide inversée, et l'information,

comme nous l'avons vu, est maintenant communiquée aussi par des médias différents de ce que sont les journaux. Nous savons donc que nous devons ouvrir nos cours d'initiation aux approches alternatives sérieuses. Pourquoi ne demande-t-on pas aux étudiants de faire des expériences avec une diversité d'autres styles de rédaction, ou d'écriture vidéo ou numérique : pas seulement le style magazine mais aussi des essais, des récits à la première personne, des textes d'opinion, du cinéma-vérité, du montage ultracourt et des formes interactives et multimédia ? Pourquoi ne peuvent-ils étudier ces diverses formes, en examiner les meilleurs exemples, les essayer et débattre de leurs mérites ? Ne peut-on transmettre, en cours de route, l'importance de l'attribution correcte des citations et la différence entre « qui » et « lequel » ?

Honorez une tradition plus large. À NYU, nous demandons dorénavant à tous les étudiants en master de suivre un cours sur le grand journalisme. Et il est significatif de voir combien ce grand journalisme, par Richard Harding Davis, Ben Hecht, Ernest Hemingway, Dorothy Thompson, John Hersey, A. J. Liebling, James Baldwin, Joan Didion et d'autres, utilise peu les formules inculquées dans les cours d'initiation au reportage. Ce cours – spécifiquement dessiné pour inciter les étudiants à développer leur style et élargir leur vision – fonctionne comme une sorte d'anti-bases. Il sert aussi à revendiquer pour le journalisme ces remarquables procédés d'enquête et d'écriture maîtrisée, ce que les programmes de journalisme ont été étrangement réticents à faire.

Regardez plus en profondeur. L'image du reporter allant partout et écrivant sur n'importe quoi conserve une certaine séduction. Mais il y a certainement de la place pour un modèle alternatif : une approche où les étudiants étudient un sujet en profondeur – dans le cadre d'un seul cours ou de tout un programme – pendant qu'ils écrivent sur ce thème. Nous avons, à NYU, ajouté trois programmes de ce type au niveau du master, dans les domaines de la science et de l'environnement, de la critique et de la culture, et de l'économie et des affaires. Et nous ne sommes pas les seuls à aller dans cette direction.

Encouragez l'expérimentation. Le master en journalisme de Berkeley a, selon le doyen Orville Schell, « un programme très actif en documentaire digital ». Lorsque j'ai remarqué qu'il n'existait actuellement rien que l'on appelle un documentaire digital, il a répondu : « C'est vrai. Nous sommes en train d'essayer de l'inventer. » « N'étant pas venu de l'univers de l'enseignement du journalisme, explique-t-il, je trouve parfois que mon ignorance m'a bien servi. On ne sait même pas que l'on franchit une ligne. Ce qui a du sens pour moi est d'être là,

tout chiffonné, à essayer des choses. »

Tous les programmes de journalisme, tous les professeurs de journalisme ne seront pas à la hauteur de tels défis. Nous aurons peut-être besoin de nouveaux programmes de journalisme ; nous aurons besoin de nouveaux professeurs de journalisme.

Il n'est pas non plus évident que toutes les entreprises d'information soient dans l'attente de journalistes qui tendent à s'interroger et à expérimenter. Après avoir annoncé que son but était de « produire des journalistes plus portés à la réflexion », le doyen de Columbia, Tom Goldstein, rapporta avoir reçu une lettre de quelqu'un, au sein d'un grand groupe de presse, qui déclarait ceci : « La dernière chose dont nous avons besoin, c'est de journalistes portés à la réflexion. » Oh !

Mais, comme l'a souligné ma collègue Susie Linfield, les étudiants en théâtre entraînés à Shakespeare peuvent aussi trouver, s'il le faut, comment jouer dans une série télévisée de bas niveau. Peut-être que les diplômés de programmes de journalisme plus audacieux aideront en fin de compte à créer des entreprises de presse plus audacieuses. Nous n'avons rien à perdre, si ce n'est notre manque de pertinence ■

